

## Passer du texte à l'écran : de *Guerre et guerre* au *Cheval de Turin*

Proposition d'intervention à « **Récit, fiction, histoire** », un séminaire de

L. Jurgenson et A. Prstojevic, EHESS, 2014-2015, tous les le 2<sup>èmes</sup> mercredi du mois

David Lengyel

chargé de cours à l'INALCO

Dans mon intervention, je propose une analyse du texte *Guerre et guerre* (*Háború és háború*), un roman de l'écrivain hongrois László Krasznahorkai paru en 1999 et traduit en français en 2013. Le livre a pour objet le psychisme du personnage principal, un bibliothécaire. Sous l'influence d'un manuscrit anonyme trouvé par hasard, celui-ci va se lancer dans une quête pour retrouver son l'origine. Rapidement, la recherche le conduit à changer plusieurs fois de pays et de continent, au gré d'un récit lui-même fait de périple et surtout de fuites devant la destruction. *Guerre et guerre* est l'histoire d'une lecture, qui a d'abord lieu dans un cadre fictionnel, puis qui est relayée par le destinataire du livre, c'est-à-dire du lecteur. La mise en abîme ainsi opérée nous fait assister à la rencontre, à la fois fascinante et déstabilisante, entre le récit fictif et du réel, tel qu'il nous est présenté.

La figure du relais est très importante. Elle fait signe vers un texte plus bref qui sert de prologue au roman, et qui était paru précédemment sous le titre de *La venue d'Isaïe* (*Megjött Ézsaiás*). Il faut indiquer que ce texte fut édité comme s'il s'agissait d'un envoi postal adressé chaque fois à ceux qui voulaient l'acquérir en librairie. De cette façon, non seulement était faite la jonction entre deux œuvres, mais le lecteur s'en trouvait inextricablement mêlé à leur déroulement. La référence biblique introduit à un univers, mais un univers résolument contemporain d'où serait chassée toute trace de transcendance. C'est un long monologue qui se coule dans une forme prophétique, aux allures « biblicisantes », où résonne la voix de Nietzsche. Nouvelle interférence, qui, très tôt, a suscité l'intérêt du cinéaste Béla Tarr pour son film *Le cheval de Turin* (*A torinói ló*, 2011). Le second texte donc, va être cité presque mot-à-mot dans le long-métrage.

Avec le nom de Nietzsche, plusieurs questions se posent, dont certaines présentent un enjeu majeur pour la littérature et le cinéma contemporains. Comment interpréter ce nom propre, si l'on l'a juxtapose à un autre, Auschwitz ? Le lien serait l'une des raisons profondes expliquant qu'encore aujourd'hui, on lise l'auteur de *Zarathoustra*. Et qu'on passe, à travers lui, du l'écrit au visible. Mais cela, le deuxième constat – qui est davantage une hypothèse de départ – n'est peut-être possible qu'à tenter l'accès à une autre acception de la littérature, où le texte se met à peser dans la vie du lecteur. En effet, peut-il y avoir une efficacité propre ? C'est là une formulation en écho au livre de William Marx, *Adieu à la littérature* (2005). Peut-être y a-t-il une chance de prendre la modernité à « rebours », c'est-à-dire de réhabiliter le prémoderne, un romantisme si l'on préfère, mais un romantisme dénié, informé du déferlement qui l'a suivi, et renaissant de ses cendres.